

## ROME, SWEET HOME

### Page 34, Scott : La justification.

Mais l'étude de l'Ancien Testament me conduisit à voir que pour les anciens Hébreux, ces deux réalités étaient des choses bien différentes. Dans l'Écriture, les contrats ne portaient que sur l'échange de biens alors que les alliances impliquaient l'échange de personnes formant ainsi des liens familiaux sacrés. Ainsi la parenté était formée par une alliance (dans le contexte de l'Ancien Testament, le concept d'alliance n'avait rien de théorique ou d'abstrait). En fait, la parenté par alliance était encore plus forte que la parenté biologique : le sens le plus profond des alliances divines dans l'Ancien Testament était que Dieu engendrait Israël comme sa propre famille.

Lorsque le Christ établit avec nous la Nouvelle Alliance, il s'agissait donc de beaucoup plus que d'un simple contrat ou échange légal par lequel il prenait nos péchés et nous rendait justes, comme l'expliquaient Luther et Calvin. Bien que cette explication soit correcte, elle est bien en dessous de la pleine vérité de l'Évangile.

Je découvris que la Nouvelle Alliance établissait une nouvelle famille mondiale avec laquelle le Christ partageait sa propre filiation divine, faisant de nous des enfants de Dieu. En tant qu'acte d'alliance, être justifié signifiait participer à la grâce du Christ comme fils et filles de Dieu. Être sanctifié signifiait participer à la vie et à la puissance de l'Esprit Saint. Dans cette perspective, la grâce de Dieu était plus qu'une faveur divine : elle était le don de la vie même de Dieu, faisant de nous des enfants de Dieu.

Luther et Calvin expliquaient ceci uniquement en termes juridiques. Mais je commençais à comprendre que Dieu était beaucoup plus qu'un juge : il était notre Père. Et nous-mêmes n'étions pas simplement des criminels : nous étions des enfants en fugue. La Nouvelle Alliance ne se concluait pas dans une cour de justice : elle était façonnée par Dieu dans une maison familiale.

Saint Paul (que j'avais toujours considéré comme le premier Luther) enseignait dans ses épîtres aux Romains, aux Galates et ailleurs, que la justification était plus qu'un décret légal. C'est elle qui nous établit dans le Christ comme enfants de Dieu par l'effet de la seule grâce. En fait, je découvrais que saint Paul n'enseigne nulle part que nous sommes justifiés par la seule foi ! La sola fide ne provenait pas de l'Écriture Sainte !

Je fus enthousiasmé d'une telle découverte. J'en fis part à quelques amis, qui furent étonnés de voir à quel point elle avait du sens. Puis l'un d'eux m'interrompit pour me demander si je savais qui d'autre enseignait la justification de cette façon. Quand je répondis par la négative, il m'avisa que le Dr Norman Shepherd, professeur au séminaire de Westminster (le séminaire calviniste presbytérien le plus strict d'Amérique) était sur le point de subir un procès en hérésie pour avoir enseigné la même conception de la justification que ce que je venais de présenter.

Aussi, je téléphonai au professeur Shepherd. Il m'expliqua qu'on l'accusait d'enseigner quelque chose de contraire aux enseignements de l'Écriture Sainte, de Luther et de Calvin. Et, pendant qu'il me décrivait son enseignement je pensai : Mais c'est exactement ce que je suis en train de dire !

Aujourd'hui, ce genre de prise de conscience ne paraîtra pas une crise d'une particulière gravité, mais pour un homme imbibé de protestantisme et convaincu que le christianisme reposait sur le pivot de la sola fide, c'était tout un monde.

Je me souvins qu'un de mes théologiens favoris, le Dr Gerstner, avait dit une fois en classe que si les protestants se trompaient sur la sola fide, et si l'Eglise catholique avait raison de soutenir la justification par la foi et les oeuvres, « alors je serais à genoux dès demain matin, en pénitence, devant les portes du Vatican ». Nous savions évidemment qu'il disait cela par effet de rhétorique, mais cela avait eu tout de même un réel impact. En fait, toute la Réforme découlait de cette unique différence.

Luther et Calvin ont souvent dit que cet article de foi était celui sur lequel l'église tenait ou s'écroulait. C'est pourquoi, à leur avis, l'Eglise catholique s'était écroulée et le protestantisme avait surgi de ses cendres. La sola *fide* était le principe matériel de la Réforme et je commençais à être convaincu que saint Paul n'avait jamais prêché cela.

L'épître de Jacques enseigne que «c'est par les oeuvres que l'homme est justifié et non par la foi seule » (Jc 2, 24 ). En outre, saint Paul disait « ... quand j'aurais la foi à transporter les montagnes, si je n'ai pas l'amour, je ne suis rien. »(1 Co 13, 2). Soutenir maintenant que, sur ce point, Luther se trompait fondamentalement, c'était pour moi opérer un changement traumatisant. Pendant sept ans, Luther avait été ma source principale d'inspiration pour la proclamation puissante de la Parole de Dieu, sans compter que c'est sa doctrine qui avait produit toute la Réforme protestante.

C'est à ce moment que j'interrompis mes recherches. Kimberly et moi avions décidé que j'irais poursuivre un doctorat à l'Université d'Aberdeen, en Écosse, où ma candidature avait été acceptée dans la perspective d'approfondir la notion d'alliance. En fait, ce fut précisément l'époque où nous découvrîmes avec joie que le Seigneur avait béni notre ouverture à la vie en nous envoyant notre premier enfant. Un changement dans notre théologie avait entraîné un changement dans l'anatomie de Kimberly. Mais, en ces jours-là madame Margaret Thatcher avait rendu à peu près impossible aux Américains le fait d'avoir des bébés aux frais des contribuables britanniques. Nous avons pris cela pour un signe qu'il nous fallait chercher du travail ailleurs, remettant à plus tard les études de doctorat.

On nous appela d'une petite église de Fairfax en Virginie, qui recherchait un pasteur. Lorsque je posai ma candidature à ce poste auprès de la paroisse presbytérienne de la Trinité, je fis part de mes positions et de mes préoccupations concernant la justification, qui me paraissaient être celles du Dr Shepherd. Ils me comprirent et affirmèrent avoir les mêmes. Aussi, peu de temps avant mes examens, j'acceptai ce poste de pasteur en même temps qu'un poste d'enseignant à leur lycée.

#### **Page 44, Kimberly : La justification.**

Quand je me retrouvais avec d'autres femmes séminaristes, le sujet de discussion était souvent le travail que nous comptions faire après nos examens. Je ne rencontrais pas grand encouragement quand j'expliquais mes ambitions : si je n'étais pas encore enceinte, j'envisageais de prendre un poste d'enseignante en théologie et d'assurer un service Paroissial en compagnie de Scott; et si j'étais enceinte, ce que j'espérais pour bientôt, je me servais des connaissances que j'avais acquises pour aider Scott au mieux, éduquer nos enfants et organiser des cercles d'étude biblique pour femmes.

Mes parents (qui payaient mes études) comprenaient ces objectifs et me soutenaient pleinement. Peu leur importait que ma maîtrise ne rapporte jamais d'argent. Ils pensaient que ces études me donnaient la possibilité de développer mes dons pour le Seigneur et ils Lui faisaient confiance. Pour m'indiquer comment ils devraient être utilisés.

Dans l'ensemble, nos études de théologie ne remettaient pas en cause ce que nous croyions (à l'exception de la question de la contraception). Elles nous permettaient surtout d'approfondir notre connaissance des fondations que nous avions déjà posées pour notre vie, à une notable exception près : était-il vrai d'affirmer que nous étions justifiés par la foi seule?

Nous en étions progressivement venus à la certitude que Martin Luther avait laissé ses convictions théologiques contredire l'Écriture elle-même, alors qu'il prétendait lui obéir plutôt qu'à l'Eglise catholique. Il soutenait qu'une personne n'est pas justifiée par la foi féconde en oeuvres d'amour, mais par la foi seule. Il alla même jusqu'à ajouter le mot « seule » après le mot « justifiée » dans sa traduction allemande de Romains 3, 28 et traita la lettre de saint Jacques

"d'épître de paille", parce qu'elle dit explicitement : « ... car nous ne sommes pas justifiés par la foi seule » (Jc 2, 24).

Encore une fois, à notre étonnement, l'Eglise catholique avait raison sur un point crucial : la justification signifiait devenir enfant de Dieu et être invité à vivre fidèlement comme tel, par la foi féconde en oeuvres d'amour. Éphésiens 2, 8-10 précisait que la foi - celle que nous devons avoir est un don de Dieu qui ne dépend pas de nos oeuvres, de sorte que personne ne peut en tirer orgueil, et que cette foi nous permet d'accomplir les bonnes oeuvres que Dieu nous demande. La foi est, d'une part, un don de Dieu et, d'autre part, notre réponse obéissante à Sa miséricorde. Protestants et catholiques pouvaient donc s'entendre sur le fait que le salut est le produit de la grâce seule.

Comme je n'étais pas imprégnée profondément de théologie de la Réforme, le changement dans ma façon de considérer la justification ne me parut pas capital. C'était important à comprendre, mais j'avais l'impression que tout le monde pouvait le reconnaître : nous étions sauvés par la grâce seule, au moyen d'une foi oeuvrant dans l'amour. Si j'avais eu assez de temps pour expliquer pourquoi je croyais cela, aucun de mes amis ne m'aurait alors traitée de catholique. Pour Scott, cependant, ce virage théologique prenait des proportions sismiques qui, plus tard, devaient entraîner des conséquences majeures dans notre vie.

Alors que nous arrivions à la fin de notre dernière année à Gordon-Conwell, nous eûmes la surprise de découvrir que le Seigneur nous avait (enfin) fait le cadeau d'un enfant. Bien que cela remette en cause nos projets d'études en Ecosse, nous étions ravis de savoir que la volonté de Dieu incluait désormais la présence de cet enfant dans nos vies. Je savais maintenant que tout ce que mon coeur et mon esprit avaient appris au séminaire, j'allais pouvoir l'appliquer et l'enseigner au petit être que je portais sous mon coeur. J'avais un profond sentiment d'accomplissement en progressant ainsi dans ma vocation maritale, vers la maternité. Après nos examens, Scott et moi avons senti que Dieu lui-même nous envoyait faire sa volonté auprès des gens de Virginie.

### **Page 54, Scott : Sola scriptura ?**

Mes paroissiens et mes étudiants se passionnaient pour mon enseignement, mais ils commençaient à sentir que ce n'était plus du presbytérianisme traditionnel historique. Je n'arrivais pas à me décider à leur dire que ce qu'ils entendaient - et qui les enthousiasmait tant - reflétait des idées, issues de l'Écriture, que, sans savoir où ni comment, l'Église catholique avait découvertes de son côté depuis longtemps.

Un soir, après des heures d'étude, je m'arrêtai au salon et annonçai à Kimberly que je ne pensais pas que nous allions rester presbytériens. J'étais tout à fait convaincu, par la lecture de l'Écriture, qu'il fallait accorder aux sacrements et à la liturgie bien plus d'importance que n'en donnait la tradition presbytérienne. Aussi, je suggérai de nous tourner vers la tradition épiscopaliennne.

Elle s'effondra dans un fauteuil et éclata en sanglots «Scott, mon père est ministre presbytérien. Mon oncle est ministre presbytérien. Mon frère se prépare à devenir ministre presbytérien. Et tu es ministre presbytérien. Je ne veux pas cesser d'être presbytérienne! »

Elle avait dit ce qu'elle pensait. Mais ce qu'elle ignorait, c'est que j'espérais alors, sans en être sûr, que la piste allait pouvoir s'arrêter à l'Église épiscopaliennne.

Le cours que je donnais sur l'évangile de Jean marchait si bien qu'on me demanda d'en faire davantage le semestre suivant. En fait, on me demanda d'enseigner à temps plein, et ces cours eurent encore plus de succès.

Dans mon cours d'histoire de l'Église, l'un de mes meilleurs étudiants (un ex-catholique) fit une présentation du Concile de Trente. Après quoi, il posa une énorme colle que je n'avais jamais entendue auparavant.

Il dit : «Monsieur Hahn, vous nous avez montré que la *sola fide* ne vient pas de l'Écriture, et comment ce cri de ralliement de la Réforme se trouve dénué de fondement, si on interprète bien le texte de Paul. Comme vous le savez, l'autre cri de ralliement de la Réforme est la *sola scriptura* : nous n'acceptons l'autorité que de la Bible et non du Pape, conciles de l'Église ou de la Tradition. Où, monsieur le professeur, la Bible enseigne-t-elle que "l'Écriture seule" est notre unique autorité ? »

Je le regardai et sentis une sueur froide m'envahir.

Je n'avais jamais entendu cette question auparavant. Au séminaire, j'avais la réputation d'être une sorte de taon socratique posant toujours les questions les plus ardues, mais celle-ci ne m'était jamais venue à l'esprit. Je répondis ce que tout professeur pris au dépourvu aurait répondu : «Quelle question stupide! » Dès que ces paroles eurent quitté ma bouche, je m'arrêtai net, car je m'étais juré, en tant qu'enseignant, de ne jamais prononcer ces mots.

Mais l'étudiant ne fut pas intimidé; il savait que la question n'était pas stupide. Il me regarda droit dans les yeux et dit : « Eh bien! donnez-moi une réponse stupide. »

Je répondis : «D'abord, nous allons voir Matthieu 5, 17. Puis nous passerons à 2 Timothée 3, 16-17 : "Toute Ecriture est inspirée de Dieu et profitable pour enseigner, réfuter, redresser, former à la justice : ainsi l'homme de Dieu se trouve-t-il accompli, équipé pour toute oeuvre bonne." Enfin, nous irons voir ce que Jésus dit de la tradition en Matthieu 15. »

Mon étudiant fit alors une réponse pénétrante :

« Mais, Monsieur le Professeur, Jésus ne condamnait pas toute tradition en Matthieu 15. Il condamnait uniquement la corrompue. De plus, quand 2 Timothée 3,16 parle de « toute Écriture », il n'est pas dit que "l'Écriture seule" est profitable. La prière, l'évangélisation et bien d'autres choses sont aussi essentielles. Que dire d'ailleurs de 2 Thessaloniens 2,15 ?

- Oui, 2 Thessaloniens 2,15, dis-je faiblement. Ça dit quoi déjà?

- Paul dit aux Thessaloniens : "Dès lors frères, tenez bon, gardez fermement les traditions que vous avez apprises de nous, de vive voix ou par lettre." »

Je rétorquai : « Tu sais, John, nous nous éloignons du sujet. Continuons sur celui-ci et je reviendrai sur l'autre la semaine prochaine. »

Je vis bien qu'il n'était pas satisfait. Je ne l'étais pas non plus. Alors que je rentrais chez moi par le périphérique, ce soir-là, je levai les yeux vers les étoiles et gémis : « Seigneur, que se passe-t-il ? Où l'Écriture Sainte enseigne-t-elle la *sola scriptura* ? »

Il y avait deux piliers sur lesquels les protestants avaient fondé leur révolte contre Rome, l'un était déjà tombé et l'autre était ébranlé. J'étais terrifié.

J'étudiai toute la semaine. Et je n'aboutis nulle part. Alors j'appelai quelques amis. Cela ne menait pas plus loin. Finalement, je téléphonai aux deux meilleurs théologiens d'Amérique ainsi qu'à certains de mes anciens professeurs.

Ceux que je consultai se dirent choqués que je puisse soulever une telle question. Ils furent encore plus consternés que je ne sois pas satisfait de leurs réponses.

A l'un des professeurs, je dis :

« Je souffre peut-être d'amnésie, mais je crois que j'ai oublié les raisons pour lesquelles nous croyons que la Bible est notre unique autorité.

- Scott, quelle question stupide!

- Eh bien! donnez-moi une réponse stupide.

- Scott, on ne peut tout simplement pas démontrer la *sola scriptura* à partir de l'Écriture. La Bible ne déclare pas expressément qu'elle est l'unique autorité des chrétiens. Autrement dit, Scott, la *sola scriptura* est essentiellement l'affirmation historique des Réformateurs à l'encontre des catholiques qui prétendent qu'il y a l'Écriture *plus* l'Église et la Tradition.

Pour nous, la *sola scriptura* est un présupposé théologique, un point de départ plutôt qu'une conclusion démontrée. »

Il me cita ensuite les mêmes textes de l'Écriture que j'avais donnés à mon étudiant, et je lui fis alors les mêmes réponses pénétrantes.

« Qu'y a-t-il de plus ? » Je voulais le savoir.

« Scott, regarde ce qu'enseigne l'Église catholique! La Tradition catholique est manifestement fausse.

- Elle est manifestement fausse, mais où la notion de base d'une tradition est-elle condamnée dans l'Écriture ? De plus, que voulait dire Paul quand il demanda aux Thessaloniciens de tenir fermement à *la tradition*, écrite comme orale ? » Je continuai : « N'est-ce pas curieux? Nous insistons sur le fait que les chrétiens ne peuvent croire que ce que la Bible enseigne, mais celle-ci n'enseigne nullement qu'elle est notre *seule* autorité. »

Je demandai à un autre théologien : « Qu'est-ce qui est pour toi colonne et support de la vérité ? »

Il répondit: « La Bible, évidemment!

- Alors, pourquoi la Bible dit-elle dans 1 Timothée 3,15 que l'Église est colonne et support de la vérité ?

- Tu m'as piégé, Scott !

- C'est moi qui me sens piégé !

- Mais, Scott, de quelle Église s'agit-il?

- Y, a-t-il deux candidats pour le job? Je veux dire, combien d'Églises se permettent-elles de prétendre être colonne et support de la vérité ?

- Veux-tu dire, Scott, que tu es en train de devenir catholique ?

- J'espère que non! »

Je sentais le sol bouger, comme si quelqu'un tirait le tapis de sous mes pieds. Cette question était plus importante que toutes les autres, et personne n'avait de réponse.

## **Page 72, Scott : Le Pape et son infailibilité. Écriture et Tradition.**

A un moment donné, il me demanda:

« Scott, quelles références bibliques as-tu trouvées en faveur du Pape ?

- Vous savez, mon Révérend, combien l'évangile de Matthieu insiste sur le rôle de Jésus comme Fils de David et Roi d'Israël, envoyé par son Père pour inaugurer le Royaume du ciel. Je crois que Matthieu 16, 17-19 nous indique comment Jésus le fonde. Il donne trois choses à Simon: premièrement, le nouveau nom de "Pierre" (la pierre); deuxièmement, la promesse de fonder son Église sur Pierre; et troisièmement, les clefs du Royaume du ciel. C'est ce troisième point que je trouve le plus intéressant. Quand Jésus parle des "clefs du Royaume", il fait référence à un passage important de l'Ancien Testament. Il s'agit d'Isaïe 22, 20-22, où Ezéchias, l'héritier royal du trône de David et Roi d'Israël au temps d'Isaïe, remplaça son ancien premier ministre, Shebna, par un nouveau du nom d'Elyaqim. Tout le monde savait lequel des membres du cabinet royal était le nouveau premier ministre, du fait qu'il avait reçu les "clefs du Royaume". En confiant à Pierre les "clefs du Royaume", Jésus créait le poste de premier ministre pour gérer l'Église, son Royaume sur terre. Les "clefs" sont donc le symbole de la charge de Pierre et de sa primauté devant être transmises à son successeur; et c'est bien ainsi qu'elles l'ont été à travers les siècles. »

Il répondit : « Ça, c'est un brillant argument, Scott!

- Mais comment nous, protestants, le réfutons-nous ?

- En fait je ne suis pas certain de l'avoir jamais entendu. Il va falloir que j'y réfléchisse un peu plus. Présente-moi les autres points. »

Alors je continuai en lui décrivant comment la famille par alliance était le principe unificateur ou l'idée maîtresse de la foi catholique. Elle expliquait le rôle de Marie comme notre



mère, du Pape comme notre père, des saints comme nos frères et soeurs, des jours de fêtes comme jours commémoratifs ou anniversaires de naissance.

« Mon Révérend, tout prend tellement son sens quand on regarde l'alliance comme le pivot central de l'Écriture Sainte ! »

Il m'écouta avec attention :

« Je pense, Scott, que tu vas trop loin avec ton histoire d'alliance.

C'est possible, mon Révérend, mais je suis absolument sûr que l'alliance est au centre de toute l'Écriture ainsi que l'ont enseigné les plus grands protestants comme Jean Calvin et Jonathan Edwards. Je suis également convaincu que l'alliance n'est pas un contrat dans le sens où eux l'avaient compris, mais plutôt un lien familial sacré entre Dieu et son peuple. Si j'ai tort sur l'un ou l'autre de ces points, montrez-moi mon erreur, je vous en prie. Vous pouvez peut-être sauver ma carrière. »

Il me dit : « Attendons d'être avec Gerry ».

Arrivés au rendez-vous, nous nous sommes attaqués à de nombreuses questions pendant des heures, mais surtout à la question de la justification. Je présentai la position catholique selon laquelle la justification n'est pas seulement un acquittement mais, d'après le Concile de Trente, un enfantement divin. Pendant six heures, Gerry et moi avons présenté diverses positions catholiques. Aucune ne fut réfutée. Nous avons aussi soulevé de nombreuses questions dont les réponses ne nous satisfirent pas.

A la fin, Gerry et moi nous sommes regardés. Nous étions livides, en état de choc. Nous avions tous deux espéré et prié pour que quelqu'un nous évite de subir l'humiliation de la conversion.

Pendant le court instant où nous nous sommes retrouvés seuls, je dis à Gerry : « J'ai l'impression d'avoir été trahi par notre tradition réformée. Je suis venu ici pensant que nous allions être complètement défaits. Or l'Église catholique n'a perdu sur aucun front. Les textes du Concile de Trente qu'il nous a présentés étaient cités hors de leur contexte. Sans le vouloir, il nous a donné une fausse représentation des canons en les isolant des définitions contenues dans les décrets. »

Durant le voyage de retour, je discutai encore davantage avec le Révérend Gerstner. Je lui demandai de m'indiquer où la Bible enseignait la *sola scriptura*. Il ne me cita aucun nouvel argument. Au lieu de cela, il me posa une question : « Scott, tu es bien d'accord que nous possédons dans l'Écriture la Parole de Dieu inspirée et sans erreur, alors qu'avons-nous besoin de plus ? »

Je répliquai : « Je ne pense pas, mon Révérend, que la question principale porte sur nos besoins, mais, puisque vous me posez la question, je vais vous livrer mon sentiment. Depuis la Réforme, plus de vingt-cinq mille confessions protestantes sont apparues et des experts nous disent qu'il s'en forme actuellement cinq nouvelles chaque semaine. Chacune d'elles prétend suivre l'Esprit Saint et la signification évidente de l'Écriture. Alors Dieu sait à quel point nous devons avoir besoin de quelque chose de plus. Prenons un exemple : lorsque les fondateurs de notre pays nous ont donné la Constitution, ils ne se sont pas arrêtés là. Vous imaginez-vous où nous en serions aujourd'hui s'ils s'étaient contentés de nous donner un document, aussi bon soit-il, suivi d'une invocation du genre : "Que l'esprit de Washington guide chacun des citoyens" ? Nous serions en pleine anarchie, et c'est bien ce que nous avons, nous protestants, en ce qui concerne l'unité ecclésiale. Au contraire, les fondateurs de notre patrie nous ont donné quelque chose de plus que la Constitution. Ils nous ont donné un gouvernement, composé d'un Président, d'un Congrès et d'une Cour suprême. Tous sont nécessaires pour administrer et interpréter la Constitution. Si cela suffit tout juste au gouvernement d'un pays comme le nôtre, imaginez ce qu'il faut pour gouverner une Église à la dimension du monde entier ?

C'est pourquoi, mon Révérend, j'en viens personnellement à penser que le Christ ne nous a pas seulement laissé un livre et son Esprit. En fait, dans aucun évangile il ne demande à ses

apôtres d'écrire. D'ailleurs, à peine la moitié d'entre eux ont écrit l'un ou l'autre des livres qui constituent le Nouveau Testament. Ce que le Christ *a dit* à Pierre, c'est : "Sur cette pierre, je bâtirai mon Église..., et les portes de l'Enfer ne prévaudront pas contre elle." Par conséquent, le bon sens m'incite à penser que Jésus nous a laissé son Église composée d'un Pape, d'évêques et de conciles, qui tous sont nécessaires pour administrer et interpréter l'Écriture.

Le Révérend Gerstner réfléchit un moment. «Tout cela est très intéressant Scott, mais tu as dit que tu pensais que ce n'était pas la question primordiale. Alors, c'est quoi, selon toi la question primordiale ?

- Mon Révérend, je pense que la question primordiale est ce que l'Écriture Sainte nous enseigne au sujet de la Parole de Dieu, car il n'y a aucun endroit où elle réduit la Parole de Dieu à la seule Écriture Sainte. Au contraire, la Bible nous dit, à plusieurs endroits, que la Parole de Dieu qui fait autorité se trouve dans l'Église : dans sa Tradition (2 Th 2,15 ; 3,6), sa prédication et son enseignement (1 P 1,25 2 P 1, 20-21; Mt 18, 17). C'est pourquoi je pense que la Bible appuie le principe catholique du *solum verbum Dei*, "la Parole de Dieu seule", plutôt que la maxime protestante, *sola scriptura*, "l'Écriture seule". »

Le Révérend Gerstner continuait pourtant à affirmer que la Tradition catholique, les Papes et les conciles oecuméniques, enseignaient tous ce qui est contraire à l'Écriture Sainte.

« Ce qui est contraire à quelle interprétation de l'Écriture?, demandais-je. D'ailleurs, les historiens de l'Église s'entendent pour dire que nous tenons le Nouveau Testament du Concile du Concile d'Hippone en 393 et du Concile de Carthage en 397, lesquels ont transmis leurs décisions à Rome pour les faire approuver par le Pape. C'est donc une bien longue période entre l'an 30 et l'an 393, de privation du Nouveau Testament, n'est-ce pas ? A cette époque, il y avait bien d'autres livres que certains responsables de communautés considéraient comme inspirés, tels l'épître de Barnabé, le Pasteur d'Herma et les Actes de Paul. Il y avait aussi plusieurs livres du Nouveau Testament, comme la 2<sup>e</sup> lettre de Pierre, la lettre de Jude et l'Apocalypse, que certains estimaient devoir être exclues. Alors, auprès de qui devrions-nous chercher une décision fiable et définitive, si l'Église n'enseigne pas avec une autorité infaillible ? »

Le Révérend Gerstner répliqua calmement : «Les Papes, les évêques et les conciles peuvent commettre des erreurs et en commettent. Comment peux-tu penser, Scott, que Dieu rende Pierre infaillible ? »

Je réfléchis un instant : «Eh bien! mon Révérend, les protestants et les catholiques sont d'accord sur le fait que Dieu a certainement rendu Pierre infaillible au moins dans certaines occasions, par exemple lorsqu'il écrivit la première et la seconde épîtres de Pierre. Alors, si Dieu a pu le rendre infaillible quand il enseignait avec autorité par écrit, pourquoi ne pourrait-il pas le prévenir contre des erreurs lorsqu'il enseignait avec autorité en personne ? De la même façon, si Dieu a pu le faire pour Pierre, et pour les autres apôtres qui ont écrit l'Écriture Sainte, pourquoi ne pourrait-il pas le faire aussi pour leurs successeurs, surtout s'il entrevoyait l'anarchie qui s'ensuivrait s'il ne le faisait pas ? D'ailleurs, mon Révérend, comment pouvons-nous avoir l'assurance que les vingt-sept livres du Nouveau Testament sont l'infaillible Parole de Dieu, si ce sont des conciles de l'Église et des Papes faillibles qui en ont dressé la liste?»

Je n'oublierai jamais sa réponse

« Scott, cela signifie seulement que tout ce que nous pouvons détenir aujourd'hui, c'est un ensemble faillible de documents infaillibles! »

Je lui demandai : « Est-ce vraiment la meilleure réponse que puisse nous donner le christianisme protestant historique ? »

« Oui, Scott. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de tirer de l'évidence historique un jugement de vraisemblance. Nous n'avons aucune autre autorité infaillible que celle de l'Écriture Sainte! »

- Mais, mon Révérend, comment puis-je avoir la certitude de véritablement lire l'infaillible Parole de Dieu quand j'ouvre Matthieu, Romains ou Galates ?

- C'est comme je te l'ai dit, Scott. Tout ce que nous avons, c'est un ensemble faillible de documents infaillibles. »

De nouveau, ses réponses ne me satisfaisaient pas du tout et, pourtant, je savais qu'il représentait fidèlement la position protestante. Je restai assis, réfléchissant à ce qu'il avait dit sur cette question fondamentale de l'autorité, et à la logique incohérente de la position protestante.

Tout ce que je pus répondre fut : « Alors il m'apparaît, mon Révérend, qu'en fin de compte, il nous faut avoir la Bible et l'Église, les deux ou aucune! »

**CITATION d'un prêtre catho :** « Ce n'est pas que le mariage soit difficile : il est en fait humainement impossible (après la chute). C'est pourquoi le Christ l'a rétabli sous la forme d'un sacrement. »

### **Page 135, Kim : Les catholiques à la messe...**

Je n'étais même pas sûre que les catholiques croyaient à ce que j'étudiais et qu'ils étaient censés croire. Quand nous allions à la messe, des gens arrivaient et gardaient leurs manteaux sur eux, comme s'ils étaient prêts à se sauver dès qu'ils auraient reçu l'hostie. (Jamais je n'aurais dîné chez quelqu'un en gardant mon manteau sur moi!) Pour un protestant évangélique habitué à la camaraderie et aux conversations amicales après le service, c'était un choc de constater que la plupart des gens n'avaient pas l'intention de rester pour se saluer et se parler un peu.

Je les voyais recevoir la Communion, puis se diriger aussitôt vers la porte - voulant sans doute être les premiers à quitter le parking. Imaginez-vous être invité à dîner quelque part et ne pas même prendre le temps de remercier l'hôte pour son repas ? Et pourtant, ces gens étaient censés avoir reçu le Seigneur de l'univers, le Dieu-homme qui était mort pour les sauver! Et ils n'avaient pas de temps à lui consacrer pour le remercier de ce don incroyable! Scott appelait ça *le coup de Judas* : prendre et s'enfuir.

Un soir, nous avons assisté à une messe qui se terminait par une procession eucharistique. Je n'avais jamais vu cela auparavant. Voyant, rangée après rangée, des hommes et des femmes adultes s'agenouiller et baisser la tête quand l'ostensoir passait près d'eux, je songeai : ces gens croient que c'est bien le Seigneur et non pas seulement du pain et du vin. Et si c'est bien Jésus, ils ont le seul comportement qui convienne. Si de nos jours, il faut s'agenouiller devant un roi, combien plus faut-il le faire devant le Roi des rois ? le Seigneur des seigneurs ? Est-il prudent de ne pas s'agenouiller ?

### **Marie.**

(...) Pourtant, il y avait encore des obstacles majeurs à ma conversion, en particulier Marie. Scott le comprenait; il était passé par là en son temps. Quand il entendit que le Dr Mark Miravalle allait venir donner une conférence sur Marie à l'université, il m'y invita. Je me dis que cela m'aiderait à sortir de l'affrontement habituel entre Scott et moi.

Dans ce que j'entendis, certaines choses ne me plurent guère. Il me restait de nombreuses questions, mais je n'étais pourtant pas autant sur la défensive que d'habitude. J'écoutai le Dr Miravalle clarifier l'enseignement de l'Église sur Marie. Premièrement, elle n'était pas une déesse - elle méritait honneur et vénération, mais pas qui n'était due qu'à Dieu seul. Deuxièmement, Marie était une créature façonnée de manière unique par son Fils, aucune autre mère ne l'avait jamais été et ne le sera jamais. Troisièmement, Marie exultait de joie en Dieu comme elle l'affirme dans le Magnificat, parce que Jésus l'avait sauvée du péché dès l'instant de sa conception. Autrement dit, le fait qu'elle soit sans péché était un don de la grâce, qui la sauvait avant même qu'elle n'ait péché (il est certain que Dieu a sauvé beaucoup d'entre nous d'une folle



débauche avant même que surviennent les occasions de pécher; peut-être avait-il sauvé Marie encore plus tôt. Je reconnaissais que c'était possible).

Quatrièmement, le titre de Marie, Reine du ciel ne venait qu'elle ait épousé Dieu - comme je l'avais pensé-, mais du fait qu'elle avait l'honneur d'être la Reine, mère de Jésus, le Roi des rois et le Fils de David. Dans l'Ancien Testament, le roi Salomon, le fils de David, fit accéder sa mère, Bethsabée, à un trône placé à sa droite, lui rendant ainsi hommage devant sa cour comme reine mère. Et dans le Nouveau Testament, Jésus fit accéder sa mère, la très sainte Vierge Marie, à un trône placé à sa droite au ciel, nous demandant de lui rendre hommage comme Reine du ciel.

Cinquièmement, la mission de Marie était de nous mener, au-delà d'elle-même, vers son Fils, en disant : « Tout ce qu'il vous dira, faites-le. » A ce moment-là, je réalisai que certains exemples de piété mariale, centrés sur Marie au point de négliger Jésus, n'étaient peut-être pas fidèles à l'enseignement catholique. Peut-être que ces bonnes âmes ne s'en rendaient même pas compte, mais elles offensaient la Sainte Vierge en essayant de l'honorer tout en négligeant sa première mission, qui est de nous conduire à son Fils.

A notre retour à la maison, ce soir-là, Scott et moi avons eu une bonne discussion sur les points soulevés par le Dr Miravalle. Il me décrivit aussi Marie comme le chef-d'oeuvre de Dieu et cela me fut utile.

« Marie est le chef-d'oeuvre de Dieu. As-tu déjà visité un musée où un artiste présente ses oeuvres ? Crois-tu qu'il est offensé parce que tu admires ce qu'il considère comme son chef-d'oeuvre ? Est-il offusqué que tu portes attention à cette oeuvre plutôt qu'à lui-même ? Est-ce qu'il dit : "Eh! vous devriez plutôt me regarder" ? Au contraire, l'artiste est honoré de l'attention qu'on porte à son oeuvre. Or, précisément, Marie est l'oeuvre de Dieu du début à la fin. »

Scott poursuivit : « Et si quelqu'un te fait l'éloge d'un de nos enfants, est-ce que tu l'interromps pour lui dire : « Il faut rendre à chacun son dû ! » Non, tu sais que tu es honorée quand notre enfant est mis à l'honneur. De même, Dieu reçoit gloire et honneur quand ses enfants sont honorés. »

Je portai ces pensées dans la prière, ce soir-là, et je demandai pour la première fois à Dieu ce que Lui pensait de Marie. Des paroles vinrent à mon coeur : « Elle est ma fille bien-aimée, mon enfant fidèle, mon vase magnifique, mon arche d'alliance portant Jésus au monde ».

Je ne comprenais pas comment il pouvait sembler que les catholiques adorent Marie alors que je savais qu'une telle adoration était clairement condamnée par l'Eglise. Puis une lumière me vint : chez les protestants, l'adoration se manifeste par des chants, des prières et des sermons. Aussi, quand les catholiques chantent des cantiques à Marie, s'adressent à elle dans la prière et prêchent à son sujet, les protestants en concluent qu'elle est l'objet d'adoration. Mais chez les catholiques, le culte à Dieu est rendu par le sacrifice du Corps et du Sang de Jésus, et jamais ils n'offriraient sur l'autel le sacrifice de Marie ni à Marie. Cela méritait réflexion.

#### **Page 140, Kim : Souffrance offerte. Communion des Saints. Souffrance purificatrice.**

C'est à ce moment-là que Dieu, dans sa miséricorde, nous accorda une souffrance particulière : nous avons perdu deux bébés par fausses couches en 1989, l'un en janvier (Raphaël) et l'autre en décembre (Noël-François). Je dis bien *dans sa miséricorde*, car Dieu a une façon extraordinaire d'utiliser la douleur et la souffrance pour arracher de nous un tas de choses non essentielles, afin de nous rapprocher de lui. Comme le dit Mère Teresa, nos souffrances peuvent être elles-mêmes de douces caresses de Dieu qui nous invite à revenir à lui, à reconnaître que c'est lui qui maîtrise notre vie et non nous, et que dans cette affaire nous pouvons lui faire pleinement confiance. Je pénétrai encore plus profondément les vérités chrétiennes sur la contraception et le don de toute vie nouvelle par Dieu. Je compris mieux, et jusque dans ma chair, la nature rédemptrice de nos souffrances offertes.

Le ciel devint pour moi une réalité beaucoup plus remplie, car, jusqu'à présent, je l'avais surtout envisagé sous l'angle de ma seule relation avec Jésus ressuscité. On m'avait appris que penser à être avec n'importe qui d'autre au ciel distrairait en quelque sorte de la gloire et de l'émerveillement d'être avec Jésus. Mais à chaque fausse-couche, une partie de moi mourait. Il me tardait donc d'être avec ces enfants, de les tenir dans mes bras et de connaître leur âme précieuse. La joie d'être réuni à ceux qu'on aime - parents, frères et soeurs, enfants - et qui, avec nous, aiment le Seigneur, est une joie qui manifeste la gloire de Dieu, qui reflète la lumière de, sa gloire plutôt que de nous en distraire.

Le ciel est décrit comme une grande fête, celle de la célébration des noces de l'Agneau (Ap 19, 7)! Et, puisque l'amour est rendu parfait, il ne peut être annihilé, mais il doit au contraire parvenir à sa pleine floraison en présence de Dieu.

Après une intervention chirurgicale pour grossesse extra-utérine, le 22 janvier 1989, j'étais étendue dans ma chambre d'hôpital, habitée par le vide. J'éprouvais une terrible solitude. Je ressentais la perte de cette vie à l'intérieur de mon corps et une intense douleur physique du fait de la césarienne (sans la consolation de pouvoir tenir un tout-petit). Scott était rentré à la maison pour s'occuper des trois autres enfants, qui n'étaient pas autorisés à me rendre visite pendant mes quatre jours de récupération. Et, pire encore, le médecin m'avait placée dans la section maternité où je pouvais entendre les bébés et leurs mamans à longueur de journée.

Pendant que j'épanchais mon coeur auprès du Seigneur, voyant mon bébé séparé de moi mais porté dans ses bras, il me rappela des passages de la lettre aux Hébreux (11 et 12) que j'avais appris par coeur longtemps auparavant. (Cet effort de mémorisation fut pour moi bénéfique, car ainsi Dieu put rappeler sa parole à mon coeur en un moment de crise où je n'avais pas accès à la Bible écrite. Les catholiques pourraient et devraient apprendre par coeur de nombreux passages de l'Écriture. Les protestants n'ont pas un gène spécial leur rendant cette tâche plus facile.)

Hébreux 11 est le grand chapitre sur la foi. On y trouve une liste de merveilleux saints ayant beaucoup risqué pour Dieu, et jusqu'à leur propre vie. Au début du chapitre 12, on lit: «Vu que nous sommes enveloppés d'une si grande nuée de témoins, nous devons rejeter tout fardeau et le péché qui nous assiège et courir avec constance l'épreuve qui nous est proposée, fixant nos yeux sur Jésus, le chef de notre foi qui la mène à sa perfection. »

Dans mon interprétation protestante, je pensais que la communion des saints que je proclamais dans le Credo signifiait la communion des saints entre eux au paradis et la communion des justes entre eux sur la terre, tout contact entre le ciel et la terre ne passant qu'entre chacun et le Seigneur. Après tout, l'Ancien Testament condamnait explicitement la nécromancie, le contact avec les morts pour connaître l'avenir.

Mais Hébreux 12 semblait dire que nous sommes entourés (au présent) dans notre course d'ici-bas par tous nos frères et soeurs qui nous ont précédés. Autrement dit, je n'étais pas seule dans ma chambre d'hôpital. Je savais que Jésus était là, mais il y était également avec de nombreux frères et soeurs partis avant moi. C'était comme si je me retrouvais soudain dans un stade olympique avec des estrades remplies d'anciens médaillés de la course à laquelle je participais maintenant moi-même. Eux savaient ce qu'il en coûte pour gagner, et ils étaient là pour m'entourer et m'encourager.

Dans cette nuée de témoins présents là dans ma chambre d'hôpital, il devait bien s'en trouver qui avaient perdu des enfants bien plus âgés que le mien, dont l'époux était décédé (et pas simplement rentré à la maison pour s'occuper des autres enfants), dont l'expérience de la solitude avait été beaucoup plus profonde que tout ce que j'avais éprouvé et dont l'état de santé avait été aussi bien pire que le mien. Pourtant, ils n'étaient pas là pour me juger ni hocher la tête devant ma misérable incapacité à surmonter la tristesse et la solitude. Au contraire, ils étaient là pour m'aider de la part du Seigneur, par leur compassion et leur prière, pendant que j'étais écrasée de souffrance et de chagrin.

Si les prières d'un juste sur terre sont très puissantes, ainsi que l'affirme Jacques 5,16, combien plus puissantes doivent être celles des saints au ciel! Si je peux demander à ma mère terrestre de prier pour moi en sachant que Dieu écoutera ses demandes, pourquoi ne pourrais-je pas demander à la Mère de Jésus de prier pour moi? Ce n'était pas la même chose que la nécromancie. Ces âmes appartiennent au royaume de la vie, et non au royaume des morts. Et je ne leur demandais pas de me prédire l'avenir, mais seulement d'intercéder en ma faveur, tout comme je le fais souvent auprès de mes frères et soeurs dans le Christ, ici sur terre. Je ne m'adressais pas à eux au lieu de m'adresser à Jésus, mais, au contraire, j'allais à Jésus avec eux, comme je le fais sur terre.

Cette prière d'intercession ne distrairait pas de la gloire de Dieu; bien au contraire, elle la manifestait encore mieux en nous faisant participer chacun au progrès de tous. D'autres passages de l'Écriture trouvaient leur place, et je commençai à goûter avec joie la riche doctrine de la communion des saints. Je comprenais comme jamais à quel point ces gens étaient vraiment nos aînés dans le Seigneur!

Jusque-là, les crucifix m'avaient toujours dérangée. Maintenant que je fréquentais les lits d'hôpitaux (j'eus à subir trois hospitalisations pour une seule fausse couche), je commençais à les considérer avec un autre regard. Devant chaque croix, je priais : « Jésus, le fait même que tu aies été sur cette croix donne un sens à mes propres souffrances, car je peux te les offrir. Et pourtant, les miennes ne sont rien comparées aux tiennes ! » Ses souffrances mettaient les miennes dans une sainte perspective. J'en fus extrêmement reconnaissante. Ces hospitalisations devinrent ainsi l'instrument que Dieu utilisa pour me rapprocher de lui plus que jamais.

La fois suivante où nous sommes allés tous ensemble à la messe, j'eus le profond sentiment que toute notre famille était réunie. L'Écriture Sainte nous enseigne que ceux qui sont au ciel participent à la même liturgie que ceux qui sont sur terre. Aussi, notre famille était-elle une en présence du Seigneur.

Je parlai à ma jeune soeur Kari, qui avait eu cinq fausses couches, de la façon dont elle avait à chaque fois fait face à l'éventualité de nouvelles souffrances en raison de ses problèmes de grossesse. Elle me décrit chacun des précieux enfants qu'elle et son mari avaient perdus, les considérant désormais comme des trésors au paradis. Je réalisai que Scott et moi avions, comme elle, des trésors au paradis, deux âmes précieuses. Ainsi, par-delà cette grande épreuve, le Seigneur nous permit d'avoir des athlètes de la prière, spécialement pour notre famille.

Ce fut malheureusement au tour de notre petite fille Anna (âgée d'un an et demi) d'être hospitalisée à Pâques pour déshydratation. C'était une chose d'être à l'hôpital avec ma propre souffrance et c'en était une tout autre de me retrouver au chevet de ma fillette qui souffrait jour et nuit. Au moment de son hospitalisation, elle faisait une très forte fièvre qui monta même, le cinquième jour, jusqu'à 40°8.

Les infirmières arrivèrent en courant et commencèrent à poser des linges glacés sur son corps pour faire baisser la fièvre rapidement. Comme je dormais dans sa chambre, je pus me lever d'un bond pour les aider. Heureusement, n'étant pas infirmière, je ne réalisais pas la gravité de la situation.

Dès que son petit corps fiévreux réchauffait la serviette, nous la remplaçons par une serviette froide. Il fallait absolument faire baisser la fièvre. Anna était étendue là, avec un bras attaché à une perfusion et l'autre tendu vers moi de toutes ses forces, tout le corps secoué de tremblements. Elle hurlait : « Maman ! Maman ! »

Elle ne pouvait pas comprendre ce que je faisais. J'étais censée la protéger contre le mal, et pourtant j'aidais à mettre sur elle des linges qui lui causaient douleur et inconfort. Je ne pouvais pas le lui expliquer, mais je savais que je faisais par amour ce qui était le mieux pour elle.

Au milieu de cette tourmente, je sentis le Seigneur mettre sa main sur mon épaule et me dire : « Kimberly, vois-tu quelle bonne mère tu es ? Tu aimes tellement ta fille que tu la fais

souffrir, afin de la guérir. Vois-tu comment je t'ai aimée, ma fille ? Je t'ai fait souffrir, afin de te guérir et te rapprocher de moi. » Alors que les infirmières s'activaient pour soigner Anna, en même temps une guérison en profondeur s'effectuait en moi, et je pleurai pour nous deux.

## Page 169, Conclusion, Scott & Kimberly :

### DEVENIR DES CHRÉTIENS DE LA BIBLE EN VÉRITÉ

Après vous avoir raconté notre étonnant parcours, nous voudrions non seulement remercier Dieu pour sa miséricorde, mais aussi vous faire part du défi que Dieu nous lance par sa Parole.

Vous, frères catholiques, nous souhaiterions vous encourager à mieux connaître le saint dépôt qui vous a été confié en héritage. Pour vous-mêmes et pour les autres, étudiez-le afin de savoir *ce que* vous croyez et *pourquoi* vous y croyez.

Prenez les Écritures chaque jour et lisez-les. Elles sont la Parole de Dieu, inspirée et sans erreur, écrite pour vous, ainsi que l'Église catholique l'a enseigné de façon cohérente tout au long de ce siècle, spécialement à Vatican II. Croyez aux textes que vous lisez. Parlez-en. Priez-les. Apprenez-les si possible par cœur. Immergez-vous dedans comme dans un bain chaud ! Apprenez-les sérieusement afin d'en vivre plus pleinement, et d'en parler avec plus de joie. C'est comme cela que vous rendrez votre foi contagieuse !

En plus de l'Écriture, prenez donc un exemplaire du *Catéchisme de l'Église Catholique* et lisez-le intégralement au moins une fois. C'est indispensable pour mettre en application les enseignements de Vatican II. En fait, c'est la "clef du Concile". Pendant que vous y êtes, pourquoi ne pas enlever la poussière de votre exemplaire des *Documents de Vatican II* (vous en avez un, n'est-ce pas ?) et passer quelques semaines à vous délasser avec le véritable "esprit du Concile" extrait directement des textes ? Vatican II a appelé au renouveau, mais la réponse à cet appel tarde. Elle commencera à venir dès que le catholique moyen – comme vous et moi – s'y mettra. Ce n'est pas si difficile : n'importe quel pratiquant peut le faire.

Le message conciliaire de loin le plus important est "l'appel universel à la sainteté". Fondamentalement, cela veut dire que tous les catholiques – et pas seulement les prêtres et les religieux – sont appelés à devenir des saints. Cela exige que chacun de nous accorde la plus haute priorité à la prière, la prière *quotidienne*. En tant que citoyens, nous nous croyons souvent "trop occupés" pour développer et entretenir une vie intérieure. Mais en tant que catholiques, nous savons que c'est absolument essentiel – plus que tout autre chose. Faites-vous un "plan de vie" où la prière soit en bonne place. Cela paraît facile, mais ça l'est souvent moins en pratique. Ce n'est cependant pas aussi difficile que de vivre sans aucune prière quotidienne.

La vie catholique doit être fondée sur les sacrements, spécialement l'Eucharistie. Nous ne pouvons pas réussir par nous-mêmes. Le Christ le savait, c'est pourquoi il a institué les sacrements pour nous donner sa propre vie divine et sa propre puissance. Nous devons faire attention à ne pas recevoir les sacrements de façon irréfléchie. Ils ne sont pas des moyens magiques ou mécaniques qui nous donneraient la sainteté sans la foi et l'effort personnels. Un catholique ne peut pas passer à travers la liturgie eucharistique comme à travers une machine à laver les voitures. Ça ne marche pas comme ça. La grâce n'est pas une chose que nous subissons passivement. Elle est la vie surnaturelle de la Trinité implantée dans nos âmes. Avec notre coopération, elle nous convertit progressivement en demeures de Dieu. C'est cela l'alliance que nous sommes appelés à vivre fraternellement dans la famille de Dieu. Puisque le Christ est la nourriture de nos âmes, évitons d'être au régime de famine !

Les catholiques qui pratiquent la prière, l'étude et la vie sacramentelle doivent aussi devenir partout des apôtres actifs : à la maison, au travail, sur la place publique, mais surtout en

famille et avec les amis. Ces dernières années, l'Église romaine a perdu des millions de fidèles au profit de groupes fondamentalistes et évangéliques. Ce fait crée de nouvelles et passionnantes occasions, non seulement de ramener d'anciens catholiques à l'Église, mais aussi de montrer aux non-catholiques ce qu'est réellement notre foi une foi fondée sur la Bible et centrée sur le Christ.

Regardons les choses en face : beaucoup de ces non-catholiques nous font honte. Bible en main et pleins de zèle, ils en font bien davantage avec moins de moyens que n'en font beaucoup d'entre nous possédant la plénitude de la foi, mais restant en état de famine et de sommeil.

Nous avons en commun avec les non-catholiques de nombreuses vérités concernant le Christ des Écritures, mais ce qui leur manque, ce n'est rien moins que la présence réelle et substantielle du Christ dans l'Eucharistie. Eux, en quelque sorte, étudient le menu pendant que nous, nous mangeons le repas! Et trop souvent, nous ne connaissons même pas les ingrédients, si bien que nous sommes incapables d'en donner la recette. Le Christ serait-il trop exigeant lorsqu'il demande aux catholiques d'en faire plus beaucoup plus - pour aider nos frères séparés à découvrir le Seigneur qu'ils aiment dans le Saint-Sacrement? Si nous ne le faisons pas, qui donc le fera?

Nous voulons aussi partager ce défi avec nos frères dans le Christ, qui ne sont pas catholiques. Avec amour et respect, nous témoignons de la fidélité de l'alliance de notre Dieu qui, à travers les âges, a engendré la famille de l'Église, une, sainte, catholique et apostolique. Paul parle de cette Église comme de "la maison de Dieu", qui est "colonne et support de la vérité" (1 Tm 3, 15). C'est une autre façon de dire que la famille de Dieu est divinement fondée et investie du pouvoir de soutenir la vérité révélée.

Dieu engendre sa famille dans une Église. Mais en fait, comment appelle-t-on quelqu'un qui engendre plus d'une seule famille ? Là d'où je viens, on l'appelle une crapule (ou pire). Quelle honte d'avoir à l'appeler "papa". Un père est glorifié par l'unicité de sa famille; un homme est humilié quand ses enfants sont séparés. La véritable unité, c'est l'unicité de vie réalisée dans l'unicité de croyance et de pratique. Tout cela s'applique à l'Église de Dieu : un Père saint doit être capable de préserver son unique et sainte famille. C'est ce qu'il a effectivement réalisé dans l'Église catholique. C'est bien cette Église que le Christ annonçait : «Je bâtirai *mon* Église ». Ce n'est pas *votre* Église, ni la *mienne* : c'est l'Église du Christ. Il en est le constructeur; nous ne sommes que ses ouvriers. Faire grand cas de l'Église, ce n'est donc pas rabaisser le Christ. Elle est l'oeuvre de ses mains. Reconnaître la grandeur de l'Église - son autorité divine et son témoignage infaillible -, ce n'est rien moins que de magnifier l'oeuvre de la Rédemption. A l'inverse, rejeter l'autorité de l'Église et mépriser son témoignage - même avec un zèle mal compris pour l'honneur exclusif du Seigneur -, c'est défier le Christ lui-même avec sa plénitude de grâce et de vérité. Saul a appris cette leçon de façon douloureuse.

L'Église est aussi appelée le Corps mystique du Christ et le Saint-Esprit son Ame. Un corps sans âme est un cadavre; une âme sans corps est un fantôme. L'Église du Christ n'est ni l'un ni l'autre. Mais on peut difficilement l'appeler corps si elle n'a pas d'unité visible. Si c'était le cas, Paul ne l'aurait pas appelée le Corps du Christ, mais uniquement son Ame. Mais l'âme est destinée à animer le corps et non pas à flotter quelque part sans lui. Quand l'âme fait son travail, toutes les parties et les membres du corps sont vivants et en bonne santé. Dans l'Église, ces parties et ces membres sont appelés les "saints". Les saints rayonnent de la vie de l'Esprit Saint dans le Corps du Christ. C'est l'objectif de l'Esprit Saint de garder vivant le Corps visible du Christ dans la vérité et la sainteté. C'est ce qu'il fait depuis près de deux mille ans et cela s'appelle l'Église catholique. Ce n'est pas par hasard que nous trouvons ensemble dans le Symbole des Apôtres «Je crois en l'Esprit Saint, à la sainte Église catholique, à la communion des saints... » Au coeur de la vision catholique, nous retrouvons la Trinité. Dieu est une Famille éternelle de trois Personnes divines : le Père, le Fils et le Saint-Esprit. L'alliance est ce qui nous permet de participer à sa propre vie divine. Pour nous, cette vie n'est rien d'autre que notre part familiale qui nous est donnée en tant qu'enfants de Dieu - de la communion interpersonnelle de



la Trinité. C'est ce que les catholiques entendent par la grâce, la grâce *sanctifiante*. Cette compréhension élevée de la grâce est à la base de toutes et de chacune des croyances typiquement catholiques. Qu'il s'agisse de Marie, du pape, des évêques, des saints ou des sacrements : tout cela est rendu possible par la grâce vivante et agissante de Dieu. La grâce divine est le moyen par lequel Dieu amène notre nature déchue bien au-delà d'elle-même (ici, le mot clef est "au-delà", non pas "contre", car la grâce ne détruit pas la nature; la grâce construit plutôt sur la nature pour la *guérir, la perfectionner et l'élever*, afin de pouvoir partager la vie de Dieu). Appeler l'Église catholique la "famille de Dieu" n'est donc pas une affirmation métaphorique; c'est plutôt une assertion métaphysique. En fait, c'est un mystère de notre foi.

Il est vrai que Jésus Christ veut avoir une relation personnelle avec chacun de nous, en tant que notre Sauveur et notre Seigneur, mais il veut bien plus encore. Il veut que nous entrons dans une alliance avec lui. Je peux avoir une relation personnelle avec un voisin de ma rue, mais cela n'implique pas qu'il veuille que je m'installe chez lui pour partager sa vie. César Auguste, lui, s'est proclamé le seigneur et sauveur de tous ses sujets, mais il n'est pas mort sur une croix pour que ceux-ci puissent devenir ses frères et soeurs. Le Christ nous veut dans la nouvelle Alliance qu'il a établie par sa chair et son sang, la même Alliance qu'il renouvelle dans la sainte Eucharistie. Quand son sacrifice offert pour nous est rendu présent à l'autel, nous nous réunissons à la table familiale pour prendre le repas sacré qui nous fait un. Et Jésus veut que nous connaissions, non seulement le Père et le Saint-Esprit, mais aussi sa Mère et tous nos frères entrés dans la sainteté. Il veut aussi que nous vivions selon la structure familiale qu'il a établie sur terre pour son Église : le pape avec tous les évêques, et les prêtres unis à lui. Entrez donc chez vous dans l'Église établie par le Christ! Le Souper attend et le Sauveur vous appelle : «Voici, je me tiens à la porte et je frappe; si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui et je *mangerai* avec lui et lui avec moi » (Ap 3, 20).